

Il est plus facile pour un chameau... de Valeria Bruni-Tedeschi

Nicolas Verpilleux

Volume 22, numéro 1, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Verpilleux, N. (2004). Compte rendu de [*Il est plus facile pour un chameau...* de Valeria Bruni-Tedeschi]. *Ciné-Bulles*, 22(1), 58–59.

Comment un simple événement, en apparence isolé, peut-il avoir des conséquences dévastatrices ou salvatrices sur la vie de trois étrangers? C'est que les rouages du destin se sont mis en marche et que d'implacables circonstances ont voulu que le camion de Jack Jordan (Benicio Del Toro) percute à mort les corps d'un homme et de ses deux fillettes. Du coup, Cristina Peck (Naomi Watts) perd sa famille, mais aussi sa raison de vivre. Pour Paul Rivers (Sean Penn), cette mort est plutôt la chance inespérée de recevoir un nouveau cœur et de reprendre sa vie là où il l'avait laissée.

Si, dans **21 Grams**, les conséquences s'enchaînent les unes aux autres, la structure éclatée du film, présentant des scènes morcelées et sans ordre chronologique, déconstruit totalement cette suite logique d'événements. Ainsi, hors contexte, chaque scène apparaît comme une entité propre, n'ayant pas nécessairement de lien causal avec les autres, et il revient au spectateur la tâche de reconstruire le récit. On retrouve dans ce film la même intensité, la même urgence, la même violence brute qui a fait d'**Amores Perros** un film saisissant. Toutefois, bien qu'elles possèdent une haute charge émotive, les premières scènes du film, présentées sans cohérence narrative, n'ont pas l'effet escompté. En fait, tout comme les personnages, d'abord étrangers, puis intimement liés, le récit nous mène de la froideur à l'émotion. Ainsi, il semble que l'aspect formel du film, loin d'être une supercherie stylistique, illustre véritablement le propos du récit. González Iñárritu démontre que tout n'est que question de perception. La vie est faite d'événements qui se succèdent et qui s'enchaînent les uns aux autres; hors de leur contexte, ils perdent tout leur sens.

Plus que tout, **21 Grams** est un film sur la mort qui bouscule toutes les certitudes. Repenti d'un passé criminel et alcoolique, Jack ne jure plus que par sa foi en Dieu. Toutefois, ses profondes convictions ne tiennent plus devant la culpabilité d'avoir provoqué la mort. Aux yeux de Cristina, lorsque la mort ravit ceux qu'elle aime, entre ses instincts de vengeance, l'envie de se perdre et la peur de laisser la vie

reprendre son cours normal, plus rien n'a de sens. Paul, quant à lui, croit que les nombres sont responsables de tous les hasards, de la rencontre de deux êtres à la naissance d'un enfant. Mais que signifie le poids d'une nouvelle vie, sans la garantie de lui survivre?

Une fois de plus, González Iñárritu propose une œuvre sombre, existentielle, où la vie se confronte à la mort, l'âme au corps. Les personnages sont des êtres écorchés qui tentent de panser leurs blessures tant morales que physiques. Mais, invariablement, ils préfèrent fuir plutôt que de faire face à la musique. S'arc-boutant entre la vie et la mort, leur corps est aussi porteur de l'une comme de l'autre. Un corps modifié par les tatouages, avorté puis inséminé, excédé par la drogue, l'alcool, le sport ou l'amour, marqué par les cicatrices ou mutilé par des blessures qu'on s'inflige soi-même. Le corps porteur de l'âme et de son poids : 21 grammes. ■

Il est plus facile pour un chameau...

de Valeria Bruni-Tedeschi

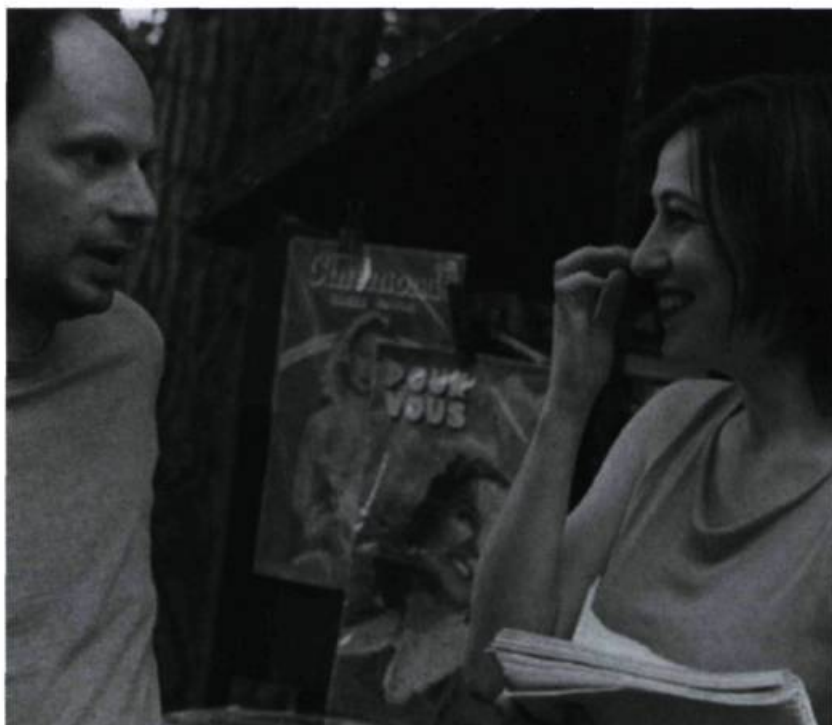
par Nicolas Verpillieux

Pour parler du premier film de Valeria Bruni-Tedeschi, il faut avant tout parler de l'actrice Valeria Bruni-Tedeschi, ou plutôt de son personnage qu'elle a créé dès la jeune femme anormale des **Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel**. Un véritable personnage de cinéma, comme on dit d'un Charlot, dont le spectateur peut suivre le parcours de film en film, comme autant de nouvelles aventures. Non que son jeu — peut-être sa mise en corps

— ne soit une simple redite. La jeune femme réussit, au contraire, l'exploit de reformuler son personnage à chaque nouveau rôle, tout en conservant, à l'instar du visage inexpressif et distinctif de Buster Keaton, le trait fondateur de son personnage : son sourire.

Le sourire de Valeria Bruni-Tedeschi concentre tout son personnage, autant qu'il le déploie. Il est un dialogue permanent entre le rôle à porter et son personnage à importer, traçant à la pointe des lèvres une frontière invisible entre eux deux. Néanmoins, cette frontière n'est aucunement une barrière infranchissable, une limite restrictive et séparatrice. Elle est une zone de libre-échange, l'espace privilégié d'une communication permanente et nécessaire. Tout le travail de Valeria Bruni-Tedeschi semble ainsi résider dans cet équilibre précaire entre personnage et rôle, dont le sourire serait la corde tendue et instable sur laquelle l'actrice évolue, menaçant à chaque pas de sombrer dans ce trou noir que certains nomment l'Actor's Studio.

Sous l'histoire prétexte d'une jeune femme complexée par une fortune parentale encombrante, **Il est plus facile pour un chameau...** évoque pleinement ce jeu d'équilibriste auquel se livre avec agilité Valeria Bruni-Tedeschi. Son personnage, Federica, suit avec d'autres amateurs des cours de danse. Lors de ces scènes, chacun se livre à des chorégraphies hésitantes, parfois maladroites, mais toujours concentrées. Federica, comme les autres, sait pertinemment que son jeu de jambes n'est pas celui d'une danseuse étoile, mais d'une femme qui joue à être et qui se débrouille avec. À l'image de son histoire intime, le personnage n'est jamais celle qu'elle souhaite ou qu'elle rêve d'être. Alors elle joue. Avec la réalité, ses fantasmes et ses souvenirs de son enfance italienne. Les formats et les temps s'enchaînent sans s'opposer. Aucun flash-back énoncé comme tel, aucune limite claire entre fantasme et réalité, le film déroule un monde fragile et en constant équilibre, régi par un temps qui n'avance plus. Dans cet univers virtuel, Federica saute sans avertissement, d'un entrechat gracile, d'une séquence d'animation



à celle, rêvée ou bien réelle, d'un tango dans les bras de son amant marié sur un quai de la Seine.

Federica est peut-être cette petite fille qui rêve de sa vie d'adulte, entre ses péripéties amoureuses, sa sœur psychanalysée et son père mourant. De ce film en forme de rêve, ou de cauchemar, Federica ne semble se réveiller qu'à la toute fin, lorsque son père avoue à sa famille, sur son lit d'hôpital, qu'il a accepté de mourir. Le réveil du vieil homme sonne ainsi celui du film qui, désormais, colle au présent et à sa réalité, débarrassée de ses oripeaux fantastiques (Federica observe deux infirmières laver le cadavre de son père, Federica observe des hommes tentant de faire entrer le cercueil, trop grand, de son père dans un avion privé). En admettant sa mort imminente, le père de Federica revient à la vie. Heureux et soulagé, il se gave de ses chocolats préférés, se réconcilie avec sa fille et, plus largement, avec son devenir. Accepter de mourir pour continuer à vivre, telle serait l'histoire proposée par le personnage du père. Cette histoire que semble également raconter, à chaque film, le sourire de Valeria Bruni-Tedeschi. ■

Denis Podalydès et Valeria Bruni-Tedeschi dans **Il est plus facile pour un chameau...**

Il est plus facile pour un chameau...

35 mm / coul. / 110 min / 2003 / fict. / France

Réal. : Valeria Bruni-Tedeschi
Scén. : Valeria Bruni-Tedeschi, Noémie Lvovski et Agnès de Sacy
Image : Jeanne Lapoirie
Son : François Waledish
Mont. : Anne Weil
Prod. : Paulo Branco - Gemini Films
Dist. : Les Films Séville
Int. : Valeria Bruni-Tedeschi, Chiara Mastroianni, Jean-Hugues Anglade, Denis Podalydès, Marysa Borsini, Robert Herlitzka